

XYZ. La revue de la nouvelle

Café croissant ou Charentaises ou Yak yak yak

Catherine Broué



Number 68, Winter 2001

Jeunes nouvelliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Broué, C. (2001). Café croissant ou Charentaises ou Yak yak yak. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 73–76.

Café croissant
OU
Charentaises
OU
Yak yak yak

Catherine Broué

Toute cette histoire n'a aucun rapport
avec la choucroute, vivante ou inanimée.

Tout cela avait pris forme à son insu, une immense toile d'araignée, invisible, qui s'était tissée entre elle et lui. Au fil des ans, la relation d'obligation que son emploi lui imposait s'était muée peu à peu en confiance, en curiosité amusée, en plaisir. Monsieur G. ne pouvait plus, désormais, se passer de Clémentine.

Il s'en était rendu compte le matin fatal où son café brûlant, malencontreusement renversé sur les touches de sa précieuse machine électronique, avait déclenché une série de bruits alarmants avant de provoquer un noir absolu, le bogue magistral. Soudain seul, isolé de la terre entière, sans recours, Monsieur G., après un instant (si long !) de panique, avait dû faire face à l'évidence. Sans elle, il ne pouvait rien faire. Contrats, calculs, négociations, bien sûr, mais aussi tout son courrier, son épicerie, et les jeux qu'il lui arrivait de lancer, avec cette satisfaction mêlée de crainte du devoir subverti, tout cela lui était désormais refusé. Il s'était allongé sur le sol, lentement, le poids du monde avec lui, et là, les bras en croix, il avait pleuré.

Plus tard, bien plus tard dans la journée, il avait décidé de la baptiser. Il avait d'abord pensé à Ordi. Mais le nom était trop trivial, trop commun, trop masculin aussi. C'est le fruité fantaisiste d'un nom d'agrumes qui avait clos enfin la liste : Clémentine, elle s'appellerait Clémentine. Et Monsieur G. se prit à prier pour que Clémentine, à peine baptisée, puisse durer encore un peu ici-bas.

Je le sens, ça va mal finir, le ton est trop lugubre, le propos trop insolite : un bon petit drame pour racheter tout ça ! En attendant que le café percole, trouver de quoi alimenter mon héros esseulé. Je sais, il aurait fallu faire durer le suspense, cultiver l'allégorie de l'amour-objet. Trop tard.

Les jours suivants, Monsieur G. fit d'étranges rêves confus et angoissants où des fantômes sans tête devenaient fous, bombardés de questions mathématiques auxquelles ils croyaient d'abord pouvoir répondre, mais dont le rythme de plus en plus effarant les faisait tourbillonner, toujours plus vite, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, poussière de néant sous leurs draps immaculés. Ça doit être le stress, se dit-il. Et en effet, on eût dit que la tension, accumulée par les échéances, les rendez-vous, les entrevues, les évaluations, les exigences de la Production, devenue stérile faute de médiation, faute d'une Clémentine fidèle et précise qui se serait chargée de la propager par le réseau tentaculaire du Web, la tension faisait surface, par ondes régulières, exsudant de chaque pore, de chaque cheveu (qu'il avait plus rares), de chacun de ses doigts désormais sans emploi, inutiles, inertes sur le bureau vide.

Car Monsieur G. avait dû se résoudre à confier Clémentine à un réparateur qui avait promis de tout tenter pour sauver le clavier collé (maudit soit le sucre dans le café) et le disque contenant les précieuses données. En attendant, les échéances se diluaient, une à une, lamentables, dans des balbutiements d'excuses téléphoniques qui arrachaient à Monsieur G. de grands pans de son cœur d'horloge, lui si ponctuel, si fiable jusqu'ici qu'il n'avait eu qu'une parole, une seule, pour tous ces gens à qui il n'adressait pas trois mots en une année, sinon « Merci », « D'accord » et « Voilà ».

Où en étais-je donc ? On n'a pas idée d'inventer des tiroirs aussi profonds pour les phrases, un écrivain n'y retrouverait pas son porte-plume. Ah oui, ponctualité et laconisme, les deux marmelles de l'efficacité du chauve.

Était-ce l'hiver ou l'été ? Quelle langue parlaient donc les gens du dehors ? La mode était-elle encore aux bottes poilues, ou Monsieur G. devrait-il se résoudre à acheter des souliers en

résine de synthèse, si durables, avait-il lu autrefois, quand Clémentine lui transmettait encore, imperturbable, les échos du monde ? Atterré, Monsieur G. découvrit peu à peu l'ampleur du vide laissé par Clémentine et son savoir-faire, bien proche, ma foi, d'un savoir-vivre que Monsieur G. aurait oublié quelque part ou jeté aux ordures par inadvertance, à force de se reposer sur elle (Clémentine).

Épuisé par l'insomnie, tiraillé par la faim (maintenant qu'il ne pouvait plus se faire livrer à domicile son épicerie commandée par Internet), Monsieur G. se prit à s'asseoir à côté de la fenêtre, à épier les passants (tiens ! les gens marchaient encore ?), à regarder dehors. Il se prit à s'émerveiller au premier flocon qu'il vit s'écraser sur la vitre et se métamorphoser, à peine posé, en une géométrie complexe digne des plus grands réseaux câblés. Monsieur G. se prit à sourire, tout seul. Monsieur G. oublia presque son ordinateur.

Bon, ça y est, la rédemption. Manquerait plus que les violons, gros plan de trois secondes sur l'oisillon qui perce sa coquille, la rivière en débâcle ou l'éclosion d'un perce-neige. Où tout cela va-t-il nous mener ? Et Clémentine ? Déjà débaptisée ?

Clémentine revint. Décaféinée. En pleine possession de ses moyens (qu'elle avait grands, étant technologiquement biocompatible avec tout ce qui pouvait exister de codes et de langages informatiques et plus encore). Mais Monsieur G. n'y était plus. Ses clients s'étaient dissous, ayant trouvé ailleurs de quoi satisfaire leur appétit d'immédiateté. Chaussé de neuf (oui, la résine était imperméable), il préférait batifoler dans la neige. Il ne mit pas de nom sur ce sentiment étrange qui s'était emparé de lui pendant l'absence de Clémentine. Ce n'est que plus tard, quand un écrivain célèbre rédigerait sa chronique nécrologique, que le mot surgirait, lumineux, du magma qu'avait constitué sa vie jusqu'alors : insouciance.

Quand il eut trop faim, trop froid, Monsieur G. rentra. Il se fit un bon café (sucré), enfila les charentaises en poils de yack que sa grand-mère lui avait tricotées quand il était tout petit (plus chaudes que la résine). Il considéra son bureau, embrassa du

regard ce qui avait constitué sa vie (son bureau, sa cafetière, le plancher, son horloge, le téléphone, la fenêtre pleine de givre), soupira. Puis, lentement, méthodiquement, de ses dix doigts re-devenus alertes, il éplucha sa Clémentine et la trempa, tranche par tranche, dans le café brûlant. Quand les dix tranches furent englouties, Monsieur G. monta sur la chaise, passa la tête dans le nœud coulant qui pendait là-haut depuis tout ce temps, fit un clin d'œil à l'écrivain et, de ses deux charentaises, poussa violemment la ch

Je le savais que ça finirait mal!